

la docte antiquité; ils la prenaient sous de sages réserves tout entière, corps et idée, langage et sentiments, et l'âme virile ne se détachait pas pour eux du fond spécial des littératures. Aussi, communiquaient-ils à la jeunesse qu'ils étaient chargés d'instruire les mâles préceptes du patriotisme, cachés pour ainsi dire sous les fleurs des belles lettres antiques. Dumas tint d'eux, comme presque tous leurs élèves, ces utiles préparations civiques, nous dirions dans le langage du jour ces tendances libérales, qui devaient être le premier lest de son esquif lancé désormais dans la vie publique.

Deux courants, s'il m'est permis de continuer la comparaison, se partagèrent depuis lors sa destinée. Il eut encore cela de commun avec les anciens et heureusement ce sera tout, de savoir faire de sa vie deux parts réglées avec un parfait équilibre, l'une pour la profession et la carrière des honneurs ou des devoirs publics, l'autre pour l'abandon aux muses, pour la culture savante des lettres, pour le labeur de prédilection des choses académiques. On va voir bientôt combien cette dernière expression se trouvera justifiée.

Dans la vie publique, ses pas se marquèrent, avec une singulière régularité, par quelques-unes des grandes dates de son temps.

Comme capitaine de la garde nationale de Lyon, il fut délégué pour aller assister en 1804 au sacre de l'Empereur. Il vit alors l'imposante cérémonie de l'huile sainte coulant, selon le mode hébraïque, sur le front du prince : manifestation la plus haute de la légitimité, d'après l'association qu'on fait des idées de la religion avec celles du droit politique ; spectacle que le Saint-Père ne vint donner en France que deux fois, une fois pour Pépin-Le-Bref, une autre et dernière fois pour l'Empereur Napoléon.

Dumas servit le gouvernement nouveau et plus moderne